



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



**COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE**

Paris, le 29 mars 2005

Groupement enseignement général

Chef d'escadron
Laurent BITOUZET
B3

Fiche de stratégie

OBJET : dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège?

La stratégie est une dialectique militaire. C'est un duel à (au moins) deux protagonistes qui a pour finalité la puissance de l'un sur l'autre, la victoire. C'est une notion de conflit qui impose un acte, guerrier, de domination. Cet acte, ce conflit, ne peut être guidé que par l'intelligence humaine, même si celle-ci emploie les moyens de son époque ou à sa disposition. En ce sens, on serait tenté de répondre en premier lieu à cette question que quels que soient les matériels en œuvre, le stratège doit implacablement mettre en pratique une théorie, une doctrine qui se veut innovante si elle veut réussir sur l'autre.

Le vingtième siècle, ses deux guerres mondiales et sa guerre froide bipolaire et monolithique qui s'en est suivie, se veut une source de réflexion exemplaire pour cette approche: une évolution matérielle sans précédent en un laps de temps aussi court et des conflits mondiaux ou éparés sur le globe mettant en cause tous les types de forces armées.

Cette (malheureusement) "richesse" du vingtième siècle montre pour autant par bien des aspects que les moyens techniques sans cesse nouveaux n'ont pas poussé les belligérants à être innovants dans leurs doctrines stratégiques. C'est ce que nous verrons dans une première partie. Par ailleurs, il s'avère que ces moyens ont initié des vues nouvelles sur la notion de puissance et de domination qui par bien des égards peuvent être considérées comme des stratégies nouvelles. C'est ce que nous verrons dans une seconde partie.

Au total, le vingtième siècle aura été le plus guerrier et le plus meurtrier de l'humanité. Il se caractérise par son gigantisme en tout domaine: nombre de morts, militaires, ou civils, liés aux conflits et à leurs conséquences, masses financières déployées, moyens techniques mis en œuvre, terrestres et maritimes (avènement de la force mécanique), aériens et spatiaux (qu'on le veuille ou non, entièrement nouveaux), mutations sociales et nationales qui s'en suivent. Cette mutation profonde des moyens matériels mis en œuvre ne montre pas, pour autant, une utilisation de la force militaire et

de celle qui l'emploie, la puissance politique, à des fins différentes des siècles précédents. Bien évidemment, sur le terrain, les tactiques ont évolué. Telle ou telle possibilité technique impose telle nouvelle manoeuvrabilité ou capacité opérationnelle, celle-ci pouvant se jouer à l'échelle d'armées ou de fronts. Mais ce n'est là que de l'art tactique ou opératif.

Nombre des principes stratégiques n'ont, au cours de ce fameux siècle, pas évolué même s'ils se sont développés à des échelles démesurées. Les principes de masse et de concentration des moyens (être le plus "quantitatif") ont toujours été recherchés. Le principe de vitesse a été on ne peut plus employé, démultiplié par la puissance mécanique et la troisième dimension. Le principe de souplesse ou flexibilité, déjà recherché, a été au mieux exploité par la combinaison des moyens techniques aéroterrestres et maritimes. La surprise a été l'élément clé des victoires: celles de 1914 et 1940 par les allemands, de 1944 par les alliés, de 1990 par l'Irak. La liberté d'action a sans cesse été recherchée par les protagonistes: par simple utilisation des techniques (deux guerres mondiales) ou par surenchères de techniques et/ou de moyens (guerre froide, course aux armements). Les principes d'économie des forces et de sûreté ont aussi guidé les protagonistes, même s'ils lançaient dans la bataille des millions d'hommes et des tonnes de matériels (s'assurer des alliances, ne changer de front que assuré du précédent – avancée alliée en 1944 et 45 ou guerre d'indépendance indochinoise). Le belligérant provocateur a toujours recherché un avantage sur l'autre par le biais d'une force militaire, plus conséquente, plus entraînée, ou plus belliqueuse, dans un but de domination totale.

Les conflits du vingtième siècle n'ont fait que reprendre les grands principes stratégiques énoncés par les penseurs des siècles précédents, qu'ils soient asiatiques ou occidentaux. Les moyens techniques et matériels ont permis des avancées plus rapides, des forces de frappe plus meurtrières, des effets plus dévastateurs, des déplacements de population plus conséquents. L'art tactique a évolué mais les buts stratégiques étaient les mêmes dans une volonté de domination et de puissance du fort au faible, par anéantissement ou asservissement.

Mais n'observer ce siècle qu'au travers de ces principes stratégiques serait réducteur. En effet, comme évoqué en introduction, aussi évolué soit un moyen, il ne peut être employé que par l'intelligence humaine et celle-ci ne peut en rester à ce déterminisme des machines.

L'ère nucléaire plus que tout autre évolution technique fait naître des stratégies novatrices. A la première lecture, entre 1945 et 1955, cette arme n'a rien apporté de nouveau en terme de destruction: concentré en peu de temps et de moyens, l'effet sur les victimes fut le même qu'avec des moyens conventionnels. Passé ce temps de "latence", il faut encore une longue maturité des esprits (politiques en particulier) pour prendre conscience d'une nécessaire nouvelle vision stratégique. Prolifération, course quantitative et de puissance, la fin de la guerre froide (1989) et un accident du type de Tchernobyl (1986) font accepter une stratégie de domination nouvelle, liée à cette force nucléaire. La dissuasion est en elle-même une vision nouvelle de la stratégie. Elle rompt avec les principes antérieurs. Elle a un but négatif, car cherche à empêcher la guerre. Le nucléaire ne peut être la continuation de la politique, au sens où ses effets sont toujours plus dévastateurs que ceux recherchés. La notion de domination par attaque/défense (on peut tolérer un certain nombre de défaite) n'existe plus, l'effet nucléaire empêche d'en recevoir un seul coup, toute défense n'étant par définition pas hermétique à 100%! Il faudra des années pour conceptualiser ces éléments, mais ils montrent d'une réelle innovation dans l'art de la domination: l'anéantissement n'est plus recherché car il serait mutuel. Le nucléaire permet donc une stratégie non plus militaire, mais politique, vis-à-vis des pays détenteurs, mais aussi vis-à-vis des pays non détenteurs, qu'il faut protéger et donc qui doivent alléger. La domination devient économique, culturelle, non plus militaire.

Conséquence directe du nucléaire, la stratégie de domination n'est plus du fort au faible, mais peut s'inverser. Du faible "nucléaire" au fort nucléaire, comme nous l'avons vu, toute puissance ne pouvant ignorer une frappe nucléaire même minime, c'est la théorie française de "l'allumette" des années 1960. Elle s'inverse aussi du très faible au plus fort. Toute tentative "conventionnelle" d'attaque d'un Etat étant voué à l'échec soit par manque de moyens classiques, soit parce que protégé par une tierce puissance nucléaire, la

stratégie d'atteinte se devra d'être novatrice et indirecte: par guérilla, terrorisme ou toute action violente ou non. La déstabilisation subversive se veut un art stratégique moderne, employant des moyens non conventionnels (guerriers, financiers, sociaux, d'informations...) aux fins de domination spirituelle, culturelle ou économique.

Enfin, l'art stratégique a dû intégrer d'autres normes au cours du vingtième siècle qui l'ont fait évoluer. La légitimité d'une part, car si de tout temps, l'ambivalence du tropisme de puissances a poussé les nations à mener la guerre selon le minimum de règles, aujourd'hui, même les vainqueurs ont des comptes à rendre devant la communauté internationale sur leur action. La réversibilité d'autre part, car les moyens financiers ne permettent pas d'entretenir des armées exclusivement de conquêtes et de destruction tous azimuts. Reconstruction, aide aux populations, à la reconstruction, missions civiles d'assistance, sont des éléments nouveaux du vingtième siècle, dont le plan marshal n'était qu'une prise de conscience tardive. Aujourd'hui, le stratège militaire pense en tuteur de la liberté du lendemain.

Les moyens ne lient pas la stratégie. La stratégie c'est l'intelligence et elle doit précéder. Les moyens évoluent mais la réflexion est indispensable. Plus il y a de moyens, plus ils sont conséquents, dangereux, plus il faut de la réflexion en amont et donc de la stratégie. Ce débat stratégique initial conditionne toute la suite de la pensée politique de crise ou de guerre.

Certes le vingtième siècle dans sa course effrénée aux moyens matériels a parfois dépassé l'homme, le rendant dépendant de l'innovation technique. Mais il a repris l'initiative. Il a su, pas toujours pour son bien être, dominer cette puissance technique. Elle est telle, que l'équilibre est précaire. Souhaitons qu'il conserve son avantage, même si l'avance de l'homme sur la machine ne fait que se réduire.